

*Andrée Chedid*  
Les quatre morts  
de Jean de Dieu

roman

**RENTREÉE  
LITTÉRAIRE**

Le corps  
s'en va,  
le cœur  
séjourne.

Flammarion

# Les quatre morts de Jean de Dieu

Andrée  
Chedid



« Elle aurait aimé crier, se battre, soustraire Jean à cette fin. Elle aurait tant voulu prolonger leurs âges, vivre jusqu'au bout. Qu'ils s'accompagnent mutuellement, longuement, le plus longuement possible et entrer dans la nuit ensemble en se tenant la main.

Maintenant il fallait peu à peu envisager, admettre, accepter le poids de cette main froide, qui n'avait plus de vie, qui n'avait plus de sens. Admettre, accepter, se résigner. Non. Jamais. Ce serait comme trahir. »

De la guerre d'Espagne à la chute du mur de Berlin, Andrée Chedid fait le portrait d'un enfant du siècle dans ce roman profond et émouvant qui est comme la quintessence de toute son œuvre.

*Née en 1920 au Caire de parents libanais, Andrée Chedid est romancière et poétesse. Parmi ses livres qui ont connu un grand succès en France et à l'étranger, citons L'Enfant multiple, Le Sixième Jour et Le Message.*

Flammarion

Extrait de la publication

# Les quatre morts de Jean de Dieu

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

- Le Sommeil délivré*, Stock, 1952 ; Flammarion, 1976 ; J'ai Lu, 1989, 1990.
- Jonathan*, Seuil, 1955 ; seconde version, *Mon ennemi, mon frère*, Casterman, 1982.
- Le Sixième Jour*, Julliard, 1960, 1969 ; Presses de la Cité, 1968 ; Flammarion, 1971, 1976, 1986, 1992 ; J'ai Lu, 1990, 1994 ; Libro, 2003.
- Le Survivant*, Julliard, 1963 ; Flammarion, 1982, 1987 ; J'ai Lu, 1992.
- L'Autre*, Flammarion, 1969, 1992 ; Castor-Poche, 1981 ; Libro 2005.
- La Cité fertile*, Flammarion, 1972, 1992 ; J'ai Lu, 2000.
- Néfertiti et le rêve d'Akhmaton*, Flammarion, 1974, 1987, 1988 ; GF, 1993.
- Les Marches de sable*, Flammarion, 1981, 1988, 1990 ; J'ai Lu, 2000.
- La Maison sans racines*, Flammarion, 1985, 1992 ; J'ai Lu, 1986.
- L'Enfant multiple*, Flammarion, 1989, 1990, 1991, 1994, J'ai Lu, 1999 ; Libro, 2004.
- La Femme de Job* (récit), Calmann-Lévy, 1994 ; Babel, 1997.
- Les Saisons de passage* (récit), Flammarion, 1998, J'ai Lu, 2001.
- Lucy, la femme verticale* (récit), Flammarion, 1998.
- Verlaine, l'athlète et moi*, suivi de *Le Fauteuil vide* (récits), Paroles d'Aube, 1998.

(Suite en fin d'ouvrage)

Andrée Chedid

Les quatre morts  
de Jean de Dieu

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2010.  
ISBN : 978-2-0812-3351-5

*À mon très, très cher filleul Bernard  
et à Marie-Claire, mes petits Suisses si proches,  
aux frontières abolies. Je vous aime.*

*À Matt, mon grand fils que j'admire  
et que j'aime tant... et plus.*





« *Li cors s'an vet, il cuers séjourne.* »  
(Le corps s'en va, le cœur séjourne.)

Chrétien de Troyes



## Chapitre 1

# L'ULTIME MORT DE JEAN DE DIEU



À soixante-dix-sept ans, Jean de Dieu s'effondra dans le long couloir jaunâtre de l'hôpital, tandis qu'il se dirigeait à petits pas vers le secteur de radiothérapie. Malgré l'insistance d'Isabelita, son épouse, il avait refusé la chaise roulante.

« Marche derrière, ordonna-t-il. Si je meurs, ce sera seul et debout. »

Une fois de plus elle se tut. Une fois de plus. Elle en avait l'habitude.

Quelques instants plus tard, Jean s'écroula sous les yeux de sa femme, sans qu'elle ait pu le rattraper dans sa chute. Médecins, infirmières accoururent. C'était déjà trop tard. Il eut tout juste le temps de murmurer à Isabelita :

« N'aie pas peur, mon amour. Tout se passe bien. J'échappe à la *Salope* – le surnom qu'il donnait à la maladie. C'est mieux ainsi. »

Puis, il s'éteignit sans autre remous.

Telle fut la dernière mort de Jean de Dieu.

\*

Un proverbe anglais dit que les chats ont sept vies. Jean disait qu'il en aurait au moins quatre, car il était déjà mort trois fois. La première mort avait été la perte de sa foi catholique. La seconde fut une lente et longue agonie : l'exil de son Espagne chérie en 1936 après la mise à mort par les franquistes du Frente Popular suivie, une cinquantaine d'années plus tard, par l'enterrement du communisme dans le fracas de la chute du fameux mur de Berlin. La troisième mort, c'était celle de sa dernière maladie, la *Salope*.

« Il me reste encore au moins une mort, plaisantait-il la semaine avant son décès. Être vivant est déjà une chance extraordinairement invraisemblable quand on pense que notre Terre n'est pas plus grosse qu'un grain de poussière par rapport à une planète comme Jupiter ! »

\*

Tout avait commencé trois ans plus tôt durant les vacances de Noël. Jean avait été surpris et passagèrement inquiet depuis quelque mois par d'étranges pertes de mémoire de plus en plus fréquentes et un essoufflement.

« Je vais vous faire entrer en clinique pour un check-up, lui avait dit son médecin de famille, le docteur Saragan.

— Pourquoi faire, un check-up ?

— En vue d'un éventuel pontage coronarien. On ne sait jamais. Je vous ferai aussi examiner par un spécialiste en neurologie. On ne sait jamais, on ne sait jamais », avait répété prudemment l'homme de l'art.

L'homme de l'art. C'est ainsi que Jean avait baptisé en se moquant le médecin d'Isabelita. Lui-même, avant la soixantaine, ne s'étant jamais senti malade, traitait avec une désinvolture déroutante toutes ces maladies de bonnes femmes.

Après quoi, hélas, il avait dû progressivement se résigner à devenir banalement comme tout le monde. C'est-à-dire, comme disait sa famille, à rabattre son caquet, à découvrir l'utilité de la médecine et à déchiffrer les mystères de la Sécurité sociale.

Deux semaines plus tard, dans sa chambre d'hôpital, Jean, qui était en train d'expliquer à son voisin combien il regrettait d'avoir confié à son cardiologue ses problèmes de troubles de mémoire, fut interrompu par l'arrivée d'un jeune chef de clinique.

Après l'avoir longuement examiné et lui avoir posé des tas de questions bizarres, il le quitta en disant :

« Vous irez demain matin faire un scanner. »

Le surlendemain, le professeur cardiologue vint avec son jeune chef de clinique et le docteur Saragan. Ils s'étaient réunis dans sa chambre pour discuter à mots couverts des résultats inquiétants

livrés par le grand prêtre Scanner. La conclusion fut lue à voix haute :

« Il existe un contraste entre l'importance de l'amincissement cérébral cortical avec important élargissement d'espaces péri-cérébraux, important amincissement cortical fronto-pariétal supérieur et la taille normale des cornes temporales. L'amincissement hippocampique demeure modéré. Quelques images de gliose temporale sont juste visibles. Une leucoaracôidose frontale un peu plus marquée est observée. Il s'agit donc essentiellement d'une atteinte dégénérative corticale de la convexité supérieure, sans atteinte temporale interne significative. »

Après quoi ils s'accordèrent pour conclure que de toute façon il faudrait dans l'immédiat s'occuper de stent et de pontage et remettre à plus tard les problèmes d'ALZ.

Resté seul avec Jean, son médecin lui demanda comment il se sentait et s'il souffrait.

« Bien. Je souffre un peu, mais je me sens bien puisque la souffrance est le dernier nœud vivant. Je suis vivant. »

\*

Isabelita se voyait seule à présent. Ayant perdu Jean, elle n'avait plus de raison de vivre. Ayant perdu l'essentiel, elle se sentait béante, absente



d'elle-même, perdue, éperdue et tellement seule avec sa déchirure.

Elle aurait aimé crier, se battre, soustraire Jean à cette fin. Elle aurait tant voulu prolonger leurs âges, vivre jusqu'au bout. Qu'ils s'accompagnent mutuellement, longuement, le plus longuement possible, et entrer dans la nuit ensemble en se tenant la main. Devenir centenaire ? Non. Cela lui faisait peur. Atteindre les quatre-vingts ? À la rigueur quatre-vingt-dix ans ? Peut-être ? Pourquoi pas ?

Maintenant il fallait peu à peu envisager, admettre, accepter, le poids de sa main froide, qui n'avait plus de vie, qui n'avait plus de sens. Admettre, accepter, se résigner. Non. Jamais. Ce serait comme trahir. Cela, elle s'y refusait. Elle pleura encore et encore. Il n'y avait plus de fin à ses larmes.



## Chapitre 2

### LA PREMIÈRE MORT DE JEAN





N° d'édition : L.01ELJN000307.N001  
Dépôt légal : septembre 2010